

# Le Bonnet Rouge

## Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITÉ

44, rue Drouot (Paris 9<sup>e</sup>) — Téléph. : CENTRAL 69-70

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

RÉDACTION & ADMINISTRATION

142, rue Montmartre (Paris 2<sup>e</sup>). — Téléph. CENTRAL 80-02

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

## La Fête de la Liberté

### LA REVUE DES INVALIDES

#### Le Défilé des soldats alliés dans Paris

C'est fini. Nos troupes ont défilé devant toute une foule recueillie, plus émue que joyeuse. A travers la capitale, les drapeaux alliés ont promené leur commune gloire. Ce n'était pas seulement un peuple qui vibrerait dans une communion plus profondément encore que ce qu'expriment périodiquement les déclarations officielles, c'était mieux. Tous ceux, qui, au sein de tous les peuples, luttent pour la cause de la liberté, saluèrent les soldats de l'Entente et leurs glorieux étendards.

Il est bien que cette cérémonie, dont la solennité marquera dans l'histoire, ait eu lieu un 14 juillet. Notre 14 juillet ! Saïl-on bien tout ce qu'il exprime, quelle revanche éclatante il symbolise aux yeux des humbles, des petits, des déshérités contre les oppresseurs et les tyrans ? Notre 14 juillet, ce n'est pas seulement la Fête nationale de la France renouée, c'est pour le monde entier la fête de la Liberté.

Il nous plaît de le redire aujourd'hui : c'est dans un même combat pour la liberté que se retrouvent les soldats de l'Entente. Les peuples n'accepteront pas que l'atrocité de cette guerre nous soit infligée par quelques gouvernements épris de notoriété ou frappés de mégalomanie.

Ceux qui tombent meurent pour que la France vive, et qu'elle vive libre. Ils meurent pour que la liberté ne soit qu'un vain mot, pour que la Paix triom-

phie des forces mauvaises, pour que l'impérialisme — que tous les impérialismes — succombent dans cette lutte de géants : ils meurent pour détruire tous les militarismes infâmes incarnés aujourd'hui par la Prusse féodale. Ils font la guerre parce qu'ils aiment et parce qu'ils veulent la Paix.

Et la foule, émue qui s'est pressée sur le passage des soldats alliés, ne s'y est pas trompée. La manifestation de Paris s'est déroulée dans une unité parfaite : pas de clameurs, pas de délire stérile ; rien qu'un recueillement parfait devant ceux qui reviennent de l'enfer et qui, sans trembler, vont y retourner.

En voyant ce défilé, les femmes — les fiancées, les sœurs, les mères, toutes — n'avaient qu'une pensée : elles défilent devant le défilé prochain, le défilé tant attendu de ceux qui reviennent quand l'horrible chose sera finie.

Toutes, dans la foule, parlaient de ce cortège et des acclamations qui saluèrent alors les soldats de la liberté, de retour enfin pour les œuvres d'amour et de paix.

La Victoire des hommes libres, la Victoire de l'Humanité, voilà ce qu'évoquait la foule parisienne, voilà ce qu'elle espérait, voilà ce qu'elle ne pardonnait jamais aux chefs en qui elle a confiance de retarder d'une seule minute.

B. R.

## La Revue

Des six heures, ce matin, les abords des Champs-Élysées, la place de la Concorde, l'avenue Alexandre-III sont noirs de monde. Ce n'est pas les files interminables de gens harassés et fourbus que l'on voyait au beau temps de la paix, partir en pèlerinage pour Longchamp.

Il n'y a pas les marchands ambulants de tartines de pâté de foie. Dame ! il n'y a pas d'herbe, et, partant, on ne mange pas de saucisson à l'ail.

Il pleut et, stoïquement, la foule reçoit l'onde. A chaque instant, des groupes nouveaux affluent, faisant plus dense la masse noire qui s'étend de plus en plus. Sept heures. Les agents arrivent à pied. Cette année, les autobus en circulation dans Paris n'ont pas été réquisitionnés.

Chose bizarre : aujourd'hui, on a fait toilette. Ce n'est pas le laisser-aller des 14 juillet précédents. Les femmes sont chapées, les hommes ont des faux-cols, et les marmots ont la frimousse lavée.

### LES GARS DU NORD

A huit heures, les réfugiés du Nord s'assemblent place de la Concorde, pour porter dévotement une couronne, des fleurs, sur la statue de Lillie.

On entend plus, dans ce groupe d'évacués d'Armentières, de Cambrai, de Wambrechies, de Roubaix, d'exilés de toutes ces villes grises et noires, que le parler grasseyant et imagé des « Gars du Nord ». On se croirait immédiatement transporté à bas, en plein jour, de ducaesse.

La couronne est placée ; les fleurs jettent leur hommage parfumé ; la gaité cesse un instant.

Chacun, malgré lui, se recueille et pense aux amis, aux parents, à tous les êtres chers qu'un réseau de fer, de mitraille, garde isolés depuis de longs mois.

Puis, tout à coup, monte un chant bien connu, un chant de levrier, qu'on guéclou, les jours de liesse ou les soirs de beuverie :

Dors, mon p'tit quinquin,

Mon gros poucin,

Mon gros rofin.

Tu m'iras du chagrin

Si le n'ndors point ch'qu'd'main

Mais, aujourd'hui, le refrain de Desrousseaux semble être un cantique, une longue prière à la souriante statue de Lillie.

L'émotion est telle qu'une larme poind. Mais un groupe joyeux passe, un mouvement de foule nous entraîne et vous transporte au milieu d'une escouade de sergents de ville.

### « CIRCULEZ ! CIRCULEZ ! »

Le service d'ordre s'organise : la chaussée est déblayée et les trottoirs compressent les curieux.

Des « cipaux » à cheval, une voiture automobile qui file en quatrième vitesse : c'est le Président de la République qui se rend à la tribune officielle élevée avenue Alexandre-III.

Le temps pluvieux a modifié l'organisation de la remise des diplômes d'honneur des officiers, sous-officiers et soldats morts pour la Patrie.

La cérémonie devait avoir lieu en plein air. Elle se déroule sous le hall du Grand-Palais.

### LA CEREMONIE

Les familles endeuillées des soldats morts à l'ennemi sont placées dans un carré de chaises. Le Président leur fait vis-à-vis et, sitôt que la musique de la Garde Républicaine a joué les hymnes nationaux alliés et français, M. Poincaré parle, et sa voix vibre sous les verrières du dôme.

### LES DISCOURS DU PRESIDENT

Le Président dit que le gouvernement de la République a pensé qu'à cette date où la France avait coutume de célébrer dans les joies de la paix l'origine de ses libertés politiques, elle voudrait encore, malgré les tristesses de la guerre, respecter une tradition qui donne une force sensible à la conscience nationale et à l'unité de la Patrie.

Le Président célèbre la vaillance de la population française, des jeunes comme des aînés, qui se sont précipités aux frontières, « les fils comme les pères, ceux qui, leur service terminé, avaient repris le vie

tranquille du foyer domestique, comme ceux qui s'exerçaient encore, dans les casernes, et dans les camps, ceux qui travaillaient à l'usine comme ceux qui cultivaient les champs ».

Le Président rappelle la coordination des Alliés. Il termine ainsi :

Non, par le deuil des familles françaises, par le long supplice de nos régions occupées, par le sang de nos soldats ; non, nous ne laisserons pas nos souffrances amoindrir nos volontés. Plus nous avons horreur de la guerre, plus nous devons travailler passionnément à empêcher le retour, plus nous devons souhaiter et vouloir que la paix nous apparaisse, avec la restitution totale de nos provinces envahies, — envahies hier ou envahies depuis quarante-six ans, — la réparation des droits violés aux dépens de la France ou de ses alliés et les garanties nécessaires à la sauvegarde définitive de notre indépendance nationale.

### LA DOULEUR QUI MARCHÉ

Le discours terminé, les parents viennent un à un recevoir le diplôme d'honneur. Durant ce défilé de robes noires et de longs voiles de crêpe, l'Église du Chart Choral et les chœurs de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, entonnent *Le Marche Héroïque*, de Saint-Saëns, *La 6<sup>e</sup> Béatitude*, de Franck, et *L'Apothéose*, de Berlioz.

Le charme lancinant de ces chœurs ajoute encore au triste souvenir de l'être disparu. Et ces pauvres parents, ces pauvres vieillards, ces mères, ces épouses pleurent cependant qu'intermittent, le Président de la République donne les diplômes et serre des mains.

Et une grande tristesse m'atteint. Et je m'en veux d'être là, ér curieux, à cette exposition de la douleur. C'est macabre comme une allée de cimetières dont les caveaux seraient faits de marbre noir.

La musique, un instant, se fait. Les officiels en profitent pour gagner la tribune. Les agents s'énerment, les « cipaux » se raidissent, les trottoirs sont encore un peu compressés, et la revue commence.

### LE DEFILE

Voici le général Dubail, gouverneur militaire de Paris. Il se place face à la tribune. La musique du 27<sup>e</sup> ouvre la marche aux accents de *Sambre-et-Meuse*, et vient se ranger sur l'avenue.

A son tour, le général Galopin vient saluer le Président. Et puis, ce sont des fantassins belges, des mitrailleurs, des lanciers.

Derrière, ce sont les Anglais, avec un échelonnement de chaque arme : les highlanders, aux jupes courtes, les cornouailles écossais, les hindous au visage bronzé et coiffés d'un burnous compliqué ; voici ceux du Natal, du Sud-Afrique, qui portent le fusil horizontalement. Voici encore les canadiens aux larges feutres, les cavaliers du Bengale.

Ensuite défilent les Russes, disciplinés et défilant comme des Saint-Cyriens. On applaudit leur drapeau brodé d'or et orné d'un ruban rouge.

Et la foule qui ne demande qu'à être enthousiaste déplore l'absence de soleil qui empêche de découvrir les couleurs d'armes.

Enfin, voici nos soldats. Les compagnies défilent martiallement : les « bluts » coudoient les territoriaux, les fils coudoient les pères.

Après l'infanterie, c'est une compagnie de génie dont tous les hommes portent la fourgonnette. Puis, les chasseurs à pied, dont les épaulettes sont enrubannées ; les tirailleurs algériens, dont chaque section a son fanon distinct de couleur, mais toujours avec la même maille de Fatma porte-bonheur, les tirailleurs algériens précédés de la « Noubia ». Des nouveaux-venus ; les Annamites, puis, les chasseurs ; les fusiliers-marins, les artilleurs, les dragons, tous passent devant la tribune officielle parmi un tintamarre de clairons, de trompettes et de fanfares.

On cherche à reconnaître le numéro des régiments, on écarquille les yeux et on attribue à ceux qui marchent mieux tous les faits d'armes, tous les héros que nous nous frottions à l'Yser, la Champagne, la Marne, la Somme... et l'on pense à ceux qui ne sont plus.

Toutes ces tristesses contractent la gorge. L'enthousiasme au contraire. On réserve les cris de gloire pour le jour de la Victoire.

La revue prend fin. Le défilé a duré cinquante minutes.

Le général Dubail est félicité par le président de la République.

Et c'est maintenant le défilé dans Paris. Les troupes, ayant à leur tête le général Galopin, traversent les grandes artères de la capitale au milieu d'une foule considérable de Parisiens.

Par les Champs-Élysées, la Concorde, la rue Royale, la Madeleine et les Boulevards, les soldats des nations alliées gagnèrent la place de la République.

Sur tout le parcours, on acclame les vaillants soldats qui sont « descendus », hier, de la fournaise.

La fête est finie. Chacun s'en retourne songeur. Pendant un moment, on a oublié l'œuvre présente, on a vibré au son des cuivres guerriers, on a été gagné par une confiance ferme et on a attendu moins patiemment le communiqué.

Marcel SERANO.

### LE 14 JUILLET A L'ÉTRANGER

#### Les Messages de Sympathie A LA FRANCE

##### UN REMERCIEMENT DE M. GAMBON

Londres, 13 juillet. — M. Gambon, ambassadeur de France, a communiqué à la presse le message suivant :

Le président de la République a appris avec un sentiment de profonde émotion que le 14 juillet, jour de la fête nationale de la France, allait être célébré dans toute l'étendue de l'Empire britannique.

« A tous ceux qui ont contribué à cette grande œuvre de sympathie internationale le Président adresse, du fond du cœur, ses remerciements, il les adresse de façon toute spéciale aux travailleurs et associés du Comité londonien de la Croix-Rouge française, grâce au dévouement et à l'habileté desquels ce témoignage de l'affection de la Grande-Bretagne a fait sentir de façon si frappante son action dans toutes les parties de la France. »

### LA PRESSE ANGLAISE

Londres, 14 juillet. — *The Morning Post* écrit : « Salut à la France, dont la renommée des armées glorieuses a couru le monde et qui aujourd'hui entend dans le rugissement des canons de Verdun le son de la victoire. Si jamais une nation méritait de triompher, c'est bien la France qui dans cette guerre a déjà mérité une gloire qui vivra plus longtemps que l'airain et le marbre et qui constituera un héritage immortel pour les générations nouvelles de la France. »

### LES SYMPATHIES GRECQUES

Athènes, 13 juillet. — *The Hestia* publie, à l'occasion de la fête nationale, un article vibrant d'enthousiasme pour la France :

« La prise de la Bastille est la manifestation de l'esprit français, le couronnement de l'effort de l'intelligence pour la liberté aux temps d'absolutisme. L'esprit de la France en effet, est essentiellement libéral et altruiste. Mais il est guerrier aussi quand il doit le vouloir. Aux heures d'épreuve, le cœur de Jeanne d'Arc bat toujours dans les poitrines. La France est considérée parmi les nations comme le premier peuple militaire et son histoire est là pour lui con-

André BATAILLE.

### SUR LE FRONT RUSSE

## Quelques succès de nos alliés au Caucase

#### On s'attend à de nouveaux combats en Bukovine

D'une poussée irrésistible, les Russes marchent sur Kovel. Malgré la résistance désespérée des Austro-Allemands, qui essaient de replier sur de nouvelles positions devant le Stokhod, nos alliés continuent à passer celui-ci à plusieurs endroits, et déjà ils livrent combat sur la rive gauche du fleuve, dont l'ennemi a fait sauter tous les ponts.

Le Stokhod, dernier obstacle naturel sur la route de Kovel franchi, les troupes du général Linsinger se verraient contraintes de se replier sur de nouvelles positions situées presque immédiatement aux abords de Kovel, où les troupes du général Kalédine, qui ont repris l'offensive à l'ouest de Louisk, pourraient faire bientôt leur jonction avec les formations du général Lesch, qui combattent sur le Stokhod. En Galicie, où des combats acharnés se livrent dans la région ouest de la basse Strypa, les Austro-Allemands continuent à lancer de vigoureuses contre-attaques. L'ennemi reste néanmoins à nos alliés, qui ont encore fait prisonniers plus de deux mille soldats et pris un canon et des mitrailleurs.

En Turquie d'Asie, l'avance russe se poursuit également, et nos alliés se sont emparés de plusieurs villages et d'une série de positions fortement organisées, à l'ouest d'Erzeroum. Ils ont repris aux Turcs, qui l'avaient occupé récemment, la ville de Mamakhtoum, située également à l'ouest d'Erzeroum, à une centaine de kilomètres à l'est d'Erzeroum.

Nos alliés ont fait environ 1.800 prisonniers turcs dont une centaine d'officiers, et pris trois canons et dix mitrailleurs dans la période du 2 au 8 juillet.

### LE COMMUNIQUE DE CE MATIN

Communiqué du Caucase, 13 juillet. — Après des combats corps à corps, les Turcs ont été rejetés des hauteurs à l'est de Baidour et ont repris leur retraite. L'offensive de nos troupes à l'ouest de Mamakhtoum se poursuit avec succès. Après un combat de nuit acharné, nous avons occupé une série de hauteurs. Au Sud-Est de Mamakhtoum, les Turcs ont tenté de reprendre l'offensive, mais ils ont été repoussés. Nos trou-

peres ont occupé les villages de Djibakay et d'Almaty.

LES PERTES ENNEMIES A KOVEL  
Londres, 14 juillet. — On mande de Petrograd au *Daily Telegraph* :

Une note explicative, publiée par l'état-major russe, met en relief l'importance énorme de la lutte qui se déroule sur le Stokhod. Le résultat des batailles engagées dans ce secteur dépend certainement de la prise de Kovel et de sa zone soûlement fortifiée, mais aussi, et surtout, de l'ensemble des opérations actuelles sur notre front. Dans le cas où Kovel serait enlevé, des perspectives nouvelles et d'une importance extrême seraient ouvertes, car la route de Brest-Litovsk et jusqu'à un certain point celles qui conduisent à Varsovie se trouveraient dégagées.

Des dépêches venant de Minsk assurent que les combats dans la région de Baranovitchi s'étendent maintenant sur un front de 30 à 40 milles. Actuellement les Russes occupent une position située à 6 milles seulement du point de jonction d'un chemin de fer dont l'importance est égale, à peu de chose près, comme facteur stratégique, celle de la jonction du chemin de fer de Kovel.

LES PERTES ENNEMIES A KOVEL  
Londres, 14 juillet. — On mande de Petrograd que des prisonniers allemands capturés pendant la contre-offensive de l'ennemi sur le front de Kovel, affirment que le 10<sup>e</sup> corps prussien perdrait les quatre jours de la bataille les trois quarts de ses officiers et la moitié de ses hommes.

La division d'acier vit ses régiments réduits à 300 hommes chacun. — (Information.)

DE VIOLENTS COMBATS SONT PREVUS EN BUKOVINE  
On mande de Vienne à la *Gazette de Francfort* que les Russes profitent de l'arrêt de la bataille dans la région au nord de la Bukovine jusqu'à Klesien pour amener du nouveau matériel de guerre et pour reformer les contingents et cadres des troupes de combat. Il faut s'attendre à de violents combats dans cette région.

### SUR LE FRONT FRANCO-ANGLAIS

## Les Anglais s'emparent de plusieurs localités

#### Sur la Meuse : violents combats d'artillerie

### Communiqué officiel

14 Juillet — 15 heures

71<sup>e</sup> JOUR DE LA GUERRE

Au nord de l'Aisne, dans la région au sud de la Ville-au-Bois et sur le plateau de Vaucherc, deux tentatives allemandes ont été aussitôt arrêtées par nos feux de mitrailleurs.

Sur la rive droite de la Meuse la lutte d'artillerie se maintient très active dans le secteur de Souville. Quelques engagements de patrouilles dans le bois du Chenois.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

### Les Allemands annoncent la perte de Contalmaison

Genève, 13 juillet. — Les Allemands avouent, ce soir, que, dans le nord de la Somme, les Anglais ont réussi à s'installer à Contalmaison.

Les tirs d'artillerie se poursuivent avec une grande intensité. (Information.)

### Des attaques d'une « furie incroyable »

Genève, 13 juillet. — Le correspondant militaire du *Lokaltanzeiger* reconnaît que l'ennemi fait tout pour approfondir son gain du terrain acquis et aboutir au résultat final : « ses attaques, dit-il, sont d'une furie incroyable. »

Le correspondant de la *Gazette de Francfort* s'élève vivement contre ceux qui, en

### Informations

Notre excellent confrère, le *Midi socialiste* vient d'être saisi et suspendu.

La question sera sans doute portée devant le Parlement par quelques députés du Midi ; nous aurons alors l'occasion d'y revenir.

### LES SOUS-MARINS DE COMMERCE

#### Le « B. zmen » arriverait à New-York à la fin du mois

New-York, 14 juillet. — L'*Evening Mail*, qui fut le premier à annoncer que le « Deutschland » était en route pour l'Amérique, dit aujourd'hui savoir de bonne source que le « Bremen » arrivera à New-York avant le 29 juillet.

### A BATONS ROMPUS

Je prie instamment la Censure de me permettre d'être équitable, en répartissant loyalement entre elle et moi la responsabilité de la suppression de mon dernier article.

Elle avait exigé l'échappage de certains passages. C'était son droit, mais comme j'ai constaté que ma chronique ainsi écourtée n'exprimait plus fidèlement ma pensée, j'ai préféré que rien n'en fut publié. J'estime, en effet, que je suis au moins autant que le Bureau de la Presse, maître de ma plume et je prétends être libre de n'écrire rien quand on ne me permet point de tout écrire, plus encore, je ne saurais tolérer qu'à partir d'habiles coupures, on me fasse dire le contraire de ce que je veux.

Cela exposé pour apaiser ma conscience, je m'abstendrai aujourd'hui de tout propos susceptible d'alarmer l'esprit inquiet des fonctionnaires préposés à l'emorgage des feuilles publiques.

Je désire simplement communiquer aux lecteurs du « Bonnet Rouge » une découverte sensationnelle que j'ai faite tout à l'heure en lisant le « Journal ».

Il paraît d'après l'*United Press*, qu'un requin ant-arophage (!!!) a fait son apparition dans la petite baie de New-Jersey, à moins de vingt-milles de New-York. Ce monstre a dévoré un nageur « qui était une espèce d'athlète », a blessé un autre baigneur, et, finalement, entraîné sous les flots un petit garçon de douze ans, dont on n'a pas retrouvé le cadavre.

Tous ces «-noits meurtriers sortent absolument des mœurs courantes des squales qui sont, comme chacun le sait, les plus inoffensifs des animaux marins, adonnés exclusivement au régime végétarien. Il n'y a guère d'exemples, à moins qu'on prenne pour vérités les imaginations extravagantes de certains romanciers comme Buffon, Cuvier, que des requins se soient jamais attaqués à l'homme, surtout à des « espèces d'athlète ».

On ne s'explique point ce que le squal est excité par la lecture d'articles exaltants de Barrès, de Richepin, de Bourget et autres lave-dents, le requin conserve une grande circonspection, et me-

### Communiqué Anglais

Ce matin, au petit jour, nous avons

attaqué la deuxième ligne des tranchées allemandes. Nos troupes ont pénétré dans les positions ennemies sur un front de 6.400 mètres et se sont emparées de plusieurs localités fortement organisées.

La bataille continue avec acharnement.

### Sur le front Italien

L'action sur le front du Trentin se caractérise par la résistance extraordinaire opposée par les troupes de François-Joseph à l'avance de nos alliés. Les Autrichiens bombardent de façon particulièrement intense la vallée de Gornichia, et les positions de la vallée de Tonale et, dans la région de l'Adige, après une préparation d'artillerie d'une violence exceptionnelle, ils ont attaqué en force les nouvelles positions italiennes au nord de Magna Zugna.

Après de violents combats et une puissante concentration des feux de l'artillerie italienne, les assaillants ont été repoussés sur leurs positions, en subissant des pertes qui semblent fort lourdes.

Sur tout le reste du front, on ne signale que des actions d'artillerie et des escarmouches où nos alliés ont obtenu quelques avantages locaux.

sure soigneusement le développement musculaire des lutteurs courageux contre lesquels il peut se trouver dans l'obligation de matcher.

Qu'il ait fait qu'un enfant de douze ans ait été enlevé par ce monstre et n'ait point reparu, il est encore plus prodigieux que la mésaventure de l'« espèce d'athlète ».

On ne s'explique point que le squal le a pu faire de son innocent capture et pourquoi il s'il l'a égorgé, il n'a pas, du moins, eu la pudeur de déposer son cadavre sur la plage.

Tous ces événements fantastiques ont éveillé en moi des instincts « détectives », que je ne me connaissais pas.

Grâce à eux, j'ai découvert le secret de cette énigmatique histoire.

Ce requin convoyait le sous-marin de commerce « Deutschland », et il a été spécialement dressé par les Allemands pour remplacer les torpilles dont ils se sont gardés d'armer leur sousmersible, afin de ne pas provoquer un conflit avec l'Amérique.

Les atrocités commises par le squal de New-Jersey sont dignes de figurer à côté de toutes celles dont des commissions impartiales ont dressé le terrifiant bilan.

Heureusement qu'une escadre puissante, commandée par un des meilleurs officiers de la marine britannique, a entrepris la chasse du monstre qui ne saurait, d'ailleurs, pourvoir longtemps à son ravitaillement, tous les baigneurs ayant fui la zone de ses opérations.

Monsieur BADIN.

### La mort de Paul Bert et les nécrophages

Les prêtres et les religieuses guettent les agonisants, pour tâcher de les convertir. Et si quelque républicain, dans ces dernières minutes où le corps vit encore, mais où, bien souvent, la raison est morte, ne répond pas par d'énergiques protestations aux propos des curés, les curés enregistrent une nouvelle conversion in-extremis.

Tous les journaux de sacristie racontent ainsi, ces jours derniers, qu'une nonne, la sœur Thérèse, avait converti Paul Bert, sur son lit de mort.

Un témoignage formel et précis du genre de Paul Bert, M. Kloboukouski, ministre des Finances auprès du Roi des Belges, établit que ce récit est faux et que Paul Bert ne remua pas un seul instant les convictions qui furent celles de toute sa vie et qui ont vu sa mémoire à l'écrasement des prêtres catholiques.

Pas une minute, l'adite sœur Thérèse ne s'avisa de parler religion à Paul Bert quelle soignée. Des curés la pressèrent bien de tâter l'illustre malade et de tenter de profiter de sa faiblesse physique ; mais la brave religieuse refusa obstinément.

« Le résidant général est mon chef, répliquait-elle à ses mauvais conseillers : je suis là pour le soigner et non pour le convertir ; il est plus instruit et sait mieux que moi ce qu'il doit faire. »

Bien entendu, ceux des journaux pieux qui enregistrent ce démenti éblouissant, l'enregistrent avec la plus mauvaise grâce qu'on puisse imaginer, et c'est tout juste s'ils n'entreprennent point maintenant,

# Aux Écoutes

## A travers les Passages

Ce ne sont pas les passages à ciel ouvert, aux parés névraux, entre des maisons touchées et cheutes, repaires des monts-de-piété et des brocanteurs qui leur font cortège. Ce ne sont pas non plus les passages souterrains et crasseux où se vendent en la même échoppe le bol de café au lait grisâtre, les légumes à pot-au-feu, le journal à sensationnels feuilletons.

Ce sont les longs et larges couloirs, ceux qui s'infiltraient en les immuables des boulevardiers. Les plus moines reflets d'un Paris que les plans artistiques de Monsieur Aiphand joints aux conceptions politiques de Monsieur le duc de Moray roulaient spacieux dans l'ennuyeux et sage équilibre des horizontales tirées au cordeau.

Les galeries du Bonnet Rouge et de l'Horloge cheminent côte à côte, et peuvent, au moyen de deux corridors étroits, communiquer dans le même regret de l'ancien Opéra disparu. Avant la guerre, les fontions d'un piano mécanique les emplitaient de ses notes et les habitués priaient les sautes harmonies. Maintenant tout est repos. Au seul d'un restaurant pleure l'ennui d'arbres vaguement exotiques; le cirque de boîtes attend en vain sa clientèle; de temps en temps résonne encore sur les attelles frotées le pas des vieux messieurs qui cherchent, dans la transparence de vignettes clandestines, bien des choses depuis longtemps évanouies, pour eux.

Plus clair, plus fréquent, plus moderne et plus vulgaire, le passage Jouffroy offre au passant le spectacle de ses sonnettes et de ses exhalaisons, du dégrèvement de son escalier. Un homme à képi de garde-champêtre y promène, depuis des années, son inaction, et le bruit du bâton dont il martèle le sol arrête la course des gamins ébouriffés.

Le passage des Princes est blanc, laqué, reluisant comme l'antichambre d'un coiffeur.

Le passage des Panoramas pousse les multiples antennes de ses galeries propices aux rendez-vous. L'étranger croit retrouver l'antique mystère des labrythes; des dames baroques y remplacent la déesse Isis.

Tous, ils s'écrivent inégalement animés mais également inesthétiques.

Tous...

Et cependant, lorsque, quelque jour, la pioche vient fraiser sa poussière accoutumée, des hommes se trouveront pour verser des larmes encore à souvenir d'Hortense Schneider, des crinolines et de Tortoni. Des hommes se trouveront, en vers d'un râle qui étirerait, pour regretter les passages dévotels et sans art.

Ainsi, parce que la suite vénérable des jours écoulés luiira bien par le toucher un jour, nos petits-enfants pourront voir, à Montmartre, dans le grand pain de sucre sacré, les vestiges d'une beauté qui jamais n'exista.

Louis LEVY.

aux enfants attentifs, remplacerait à merveille tous les adjectifs admiratifs dont on peut souligner l'héroïsme, la ténacité, le sacrifice.

Un enfant a été trouvé à Paris, abandonné sur le porche de l'église Sainte-Marguerite. Il a été inscrit à l'Assistance sous le nom de René Verdun.

On n'aura pas besoin, plus tard, de lui demander la date de sa naissance, à ce bébé. Comment se fait-il, d'ailleurs, que des parents n'aient point encore songé à vouloir appeler leurs enfants Bois-le-Prêtre ou Hartmann-Willerskopf ?

Pendant que les embusqués de la Libre Parole insultent les juifs en les accusant de ne pas se donner tout entiers à la cause de la France, les volontaires juifs continuent sur le front, à faire héroïquement leur devoir.

Un de nos lecteurs, indigné des ignominieuses rédiger par Jean Draut, nous signale le cas d'une famille juive dont il est le voisin, la famille Marcovitz.

Elle se compose de six personnes : le père, la mère et quatre fils.

L'aîné, André, a été tué en août 1914, en Argonne.

Le second, Georges, réformé avant la guerre, s'engage à la mobilisation. Il est blessé trois fois, obtient la croix de guerre, la médaille militaire et la croix de Saint-Georges. Il est actuellement pilote aviateur et combat sur le front.

Le troisième, Léon, a été blessé trois fois, et la troisième fois, il y a quinze jours, alors qu'il avait été atteint par un éclat d'obus à la tête, il a demandé à ne pas être évacué et il n'a pas quitté sa formation.

Voilà quels sont les gens que les drôles de la Libre Parole, peuvent abominablement insulter.

À la préfecture de la Seine, le personnel supérieur continue à bénéficier d'un avancement de classe régulier, alors que le personnel inférieur auquel on applique à la lettre le système de névrosation, attend des années une élévation de classe bien méritée.

Au moment où la vie devient de plus en plus difficile, le conseil municipal ne pourrait-il pas faire disparaître cette inégalité dans l'avancement, dont se plaint avec juste raison le personnel inférieur ?

Après avoir passé en revue les troupes placées sous le commandement du général Ménézière, gouverneur de Marseille, le général Coquet, commandant la 15<sup>e</sup> région, accompagné de l'ami Robert, secrétaire général de la marine à Marseille, et de l'ingénieur général Devere, a remis des diplômes et des croix de guerre aux familles des soldats morts par la patrie.

M. Schwanck, préfet de la Seine, a reçu à la préfecture, le 14 juillet, les officiers, les conseillers des nations alliées et de nombreuses notabilités civiles et militaires assistant à cette cérémonie, au cours de laquelle nos troupes ont été vivement applaudies.

M. Arislide Prat, député de Seine-et-Oise, vient d'être l'objet dans le secteur de Verdun de la citation suivante :

« L'ayant comme porte-drapeau, et au moment de concevoir d'urgence des troupes supplémentaires de brancardiers, a été mis de lui-même à leur tête et les a amenés, malgré un bombardement intense, au poste de secours près de la ligne de feu, où leur présence était réclamée, donnant ainsi un bel exemple de courage et de dévouement. »

La distribution des prix du Lycée Saint-Louis a été célébrée le 13 juillet 1916, dans la salle des Sociétés Savantes, rue Lamoignon, sous la présidence de M. Bailly, agrégé de l'Université, proviseur du Lycée. Cette année, cette cérémonie avait le caractère d'une fête toute intime de famille, en saluant la mémoire des maîtres et des élèves du lycée qui sont tombés glorieusement au champ d'honneur.

Au cours de la cérémonie, l'orchestre du Lycée s'est fait entendre, sous la direction de M. Alexandre Deshayes, premier prix de Conservatoire; M. Koubitsky, grand ténor du théâtre de Poitiers, accompagné de M. Edouard Flament, prix de Rome, a fait applaudir de magnifiques morceaux de musique russe, Mlle Chazal, de l'Opéra-Comique, a chanté de délicieuses mélodies de Tchaïkovski; Mlle Frenkel est allée un gros succès avec les grands airs de Louise et de la Tosca et en chantant à la Marseillaise.

Mlle André Bary, du théâtre de l'Athénée, a recité avec le plus vif succès des poésies patriotiques.

Le Maison de Balzac qui fut avant la guerre le rendez-vous de toutes les sociétés littéraires et dont tous les confrères commencent la chambre au timbre, devient, pour les quelques mois que doit encore durer la guerre, le quartier général des écrivains mobilisés dans le camp républicain de Paris, ou de passage comme permissionnaires, blessés et convalescents.

Il se renouvellent à chaque dimanche après-midi, au hasard des congés, et ils y trouvent un accueil cordial, quelques réceptions artistiques et le théâtre traditionnel. La grande famille des lettres, qui accompli si noblement son devoir au front, aura désormais son foyer à l'arrière.

L'inauguration sera faite le dimanche 16 juillet à 3 heures, en présence d'un représentant du gouvernement.

Les maires de Paris viennent d'envoyer une magnifique adresse de félicitations à l'Association nationale des orphelins de la guerre dont le siège central est 40, quai d'Orléans, pour

les immenses services que cette œuvre n'a pas cessé de rendre depuis le 2 août 1914 à la population parisienne.

à toutes les catégories de sous-agents, qui n'ont obtenu qu'un relèvement de traitement de 50 francs, une somme supplémentaire de 50 francs.

Accorder enfin une majoration progressive aux sous-agents chargés de famille.

S'engager à faire tous leurs efforts pour faire obtenir satisfaction à leurs camarades mobilisés en ce qui concerne l'allocation des emplois de vaguemestres.

Emettent le vœu, que Messieurs les ministres, nous rendent nos collègues de la réserve de l'armée territoriale et de l'armée territoriale.

S'insistent respectueusement devant la mémoire des camarades tombés au champ d'honneur et envoient à ceux encore dans les tranchées ou à l'arrière leur salut syndicaliste et fraternel.

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

à toutes les catégories de sous-agents, qui n'ont obtenu qu'un relèvement de traitement de 50 francs, une somme supplémentaire de 50 francs.

Accorder enfin une majoration progressive aux sous-agents chargés de famille.

S'engager à faire tous leurs efforts pour faire obtenir satisfaction à leurs camarades mobilisés en ce qui concerne l'allocation des emplois de vaguemestres.

Emettent le vœu, que Messieurs les ministres, nous rendent nos collègues de la réserve de l'armée territoriale et de l'armée territoriale.

S'insistent respectueusement devant la mémoire des camarades tombés au champ d'honneur et envoient à ceux encore dans les tranchées ou à l'arrière leur salut syndicaliste et fraternel.

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

Se séparent aux cris de « Vive le syndicat ! Vive la C. G. T. ! »

# Les Planches

## UN PROCÈS

### Le « Caf' Conc' » Pouah!

Voilà tout le Landerneau théâtral en révolution. Il s'agit de faire trancher par le tribunal une question qui intéresse au plus haut point tout le monde des artistes, des auteurs et des critiques.

Notre confrère Georges Pioch, vient de recevoir par huissier du papier timbré, de la part de M. le Procureur Général.

L'artiste assigne le critique, solidairement avec notre ami Henri Fabre, directeur des Hommes du Jour, ou l'article intitulé a été publié, en 20.000 francs de dommages-intérêts, pour lui avoir porté préjudice en le traitant comme une quelconque « chronique de café-concert ».

Hé là ! Par nos aïeux, madame, comme vous y allez !

20.000 francs, parce qu'un journaliste un peu franc a donné son opinion sur votre bel canto !

Auriez-vous décidé de faire payer par Georges Pioch tous les cachets que vous n'avez plus employés depuis que votre mari est passé de l'Opéra-Comique au théâtre français ?

Et puis, ce n'est pas après que des juges galants auront décidé que vous chantez mieux qu'une chanteuse de café-concert, que vous devez vous estimer satisfaite et adonné à d'autres occupations ?

Parfaitement, en diffamation, car enfin, d'après vous, c'est une larme que d'être une chanteuse de café-concert, c'est une tâche indélébile que de s'appeler Amié, Thérèse, Judic ou Yvette Guilbert ; c'est une preuve de décadence, c'est un motif de 20.000 fr. de dommages-intérêts — un intérêt — seulement serait mieux approprié — que d'être Maitre Fairy, des Folies-Bergère, Cebron-Norberts, du Moulin-Rouge, ou Edmée Favart, de la Scala, plutôt que Madame la femme du directeur, de l'Opéra-Comique.

Dracou a été à l'Odéon, Vibert aussi. Jane Marac, également, Poin a joué au Français ; Max Deary est un grand comédien, et pourtant leurs noms ont été placés sur les affiches de l'Eldorado, de l'Horloge, et des Ambassadeurs.

Enfin, pour être logique avec vous-même, vous devriez, au jour prochain, avorter le public qui Madame Marguerite Carré exige que tout spectacle admis à l'entreeure seure sur l'honneur de ne s'être jamais fourvoyé antérieurement dans une salle de café-concert.

N'est-il pas vrai que vous ne toléreriez pas d'être applaudie par les mêmes mains que Mistinguett ?

Marcel SERANO.

Parfaitement, en diffamation, car enfin, d'après vous, c'est une larme que d'être une chanteuse de café-concert, c'est une tâche indélébile que de s'appeler Amié, Thérèse, Judic ou Yvette Guilbert ; c'est une preuve de décadence, c'est un motif de 20.000 fr. de dommages-intérêts — un intérêt — seulement serait mieux approprié — que d'être Maitre Fairy, des Folies-Bergère, Cebron-Norberts, du Moulin-Rouge, ou Edmée Favart, de la Scala, plutôt que Madame la femme du directeur, de l'Opéra-Comique.

Dracou a été à l'Odéon, Vibert aussi. Jane Marac, également, Poin a joué au Français ; Max Deary est un grand comédien, et pourtant leurs noms ont été placés sur les affiches de l'Eldorado, de l'Horloge, et des Ambassadeurs.

Enfin, pour être logique avec vous-même, vous devriez, au jour prochain, avorter le public qui Madame Marguerite Carré exige que tout spectacle admis à l'entreeure seure sur l'honneur de ne s'être jamais fourvoyé antérieurement dans une salle de café-concert.

N'est-il pas vrai que vous ne toléreriez pas d'être applaudie par les mêmes mains que Mistinguett ?

Marcel SERANO.

Parfaitement, en diffamation, car enfin, d'après vous, c'est une larme que d'être une chanteuse de café-concert, c'est une tâche indélébile que de s'appeler Amié, Thérèse, Judic ou Yvette Guilbert ; c'est une preuve de décadence, c'est un motif de 20.000 fr. de dommages-intérêts — un intérêt — seulement serait mieux approprié — que d'être Maitre Fairy, des Folies-Bergère, Cebron-Norberts, du Moulin-Rouge, ou Edmée Favart, de la Scala, plutôt que Madame la femme du directeur, de l'Opéra-Comique.

Dracou a été à l'Odéon, Vibert aussi. Jane Marac, également, Poin a joué au Français ; Max Deary est un grand comédien, et pourtant leurs noms ont été placés sur les affiches de l'Eldorado, de l'Horloge, et des Ambassadeurs.

Enfin, pour être logique avec vous-même, vous devriez, au jour prochain, avorter le public qui Madame Marguerite Carré exige que tout spectacle admis à l'entreeure seure sur l'honneur de ne s'être jamais fourvoyé antérieurement dans une salle de café-concert.

N'est-il pas vrai que vous ne toléreriez pas d'être applaudie par les mêmes mains que Mistinguett ?

Marcel SERANO.

Parfaitement, en diffamation, car enfin, d'après vous, c'est une larme que d'être une chanteuse de café-concert, c'est une tâche indélébile que de s'appeler Amié, Thérèse, Judic ou Yvette Guilbert ; c'est une preuve de décadence, c'est un motif de 20.000 fr. de dommages-intérêts — un intérêt — seulement serait mieux approprié — que d'être Maitre Fairy, des Folies-Bergère, Cebron-Norberts, du Moulin-Rouge, ou Edmée Favart, de la Scala, plutôt que Madame la femme du directeur, de l'Opéra-Comique.

Dracou a été à l'Odéon, Vibert aussi. Jane Marac, également, Poin a joué au Français ; Max Deary est un grand comédien, et pourtant leurs noms ont été placés sur les affiches de l'Eldorado, de l'Horloge, et des Ambassadeurs.

Enfin, pour être logique avec vous-même, vous devriez, au jour prochain, avorter le public qui Madame Marguerite Carré exige que tout spectacle admis à l'entreeure seure sur l'honneur de ne s'être jamais fourvoyé antérieurement dans une salle de café-concert.

N'est-il pas vrai que vous ne toléreriez pas d'être applaudie par les mêmes mains que Mistinguett ?

Marcel SERANO.

Parfaitement, en diffamation, car enfin, d'après vous, c'est une larme que d'être une chanteuse de café-concert, c'est une tâche indélébile que de s'appeler Amié, Thérèse, Judic ou Yvette Guilbert ; c'est une preuve de décadence, c'est un motif de 20.000 fr. de dommages-intérêts — un intérêt — seulement serait mieux approprié — que d'être Maitre Fairy, des Folies-Bergère, Cebron-Norberts, du Moulin-Rouge, ou Edmée Favart, de la Scala, plutôt que Madame la femme du directeur, de l'Opéra-Comique.

Dracou a été à l'Odéon, Vibert aussi. Jane Marac, également, Poin a joué au Français ; Max Deary est un grand comédien, et pourtant leurs noms ont été placés sur les affiches de l'Eldorado, de l'Horloge, et des Ambassadeurs.

Enfin, pour être logique avec vous-même, vous devriez, au jour prochain, avorter le public qui Madame Marguerite Carré exige que tout spectacle admis à l'entreeure seure sur l'honneur de ne s'être jamais fourvoyé antérieurement dans une salle de café-concert.

N'est-il pas vrai que vous ne toléreriez pas d'être applaudie par les mêmes mains que Mistinguett ?

Marcel SERANO.

Parfaitement, en diffamation, car enfin, d'après vous, c'est une larme que d'être une chanteuse de café-concert, c'est une tâche indélébile que de s'appeler Amié, Thérèse, Judic ou Yvette Guilbert ; c'est une preuve de décadence, c'est un motif de 20.000 fr. de dommages-intérêts — un intérêt — seulement serait mieux approprié — que d'être Maitre Fairy, des Folies-Bergère, Cebron-Norberts, du Moulin-Rouge, ou Edmée Favart, de la Scala, plutôt que Madame la femme du directeur, de l'Opéra-Comique.

Dracou a été à l'Odéon, Vibert aussi. Jane Marac, également, Poin a joué au Français ; Max Deary est un grand comédien, et pourtant leurs noms ont été placés sur les affiches de l'Eldorado, de l'Horloge, et des Ambassadeurs.

Enfin, pour être logique avec vous-même, vous devriez, au jour prochain, avorter le public qui Madame Marguerite Carré exige que tout spectacle admis à l'entreeure seure sur l'honneur de ne s'être jamais fourvoyé antérieurement dans une salle de café-concert.

N'est-il pas vrai que vous ne toléreriez pas d'être applaudie par les mêmes mains que Mistinguett ?

Marcel SERANO.

## Communiqués